

UN « grand français » EST MORT.....

« J'ai renoncé à la solitude ; je me suis décidé à bâtir au milieu du siècle, parce qu'il y a un certain nombre d'appétits qui ne peuvent se satisfaire que dans la vie active. Dans la solitude, ils m'embarrassent comme des soudards sans emploi. La partie basse de mon être, mécontente de son inaction, troublait parfois le meilleur de mon être. Parmi les hommes, je lui ai trouvé des joujoux, afin qu'elle me laisse en paix. »

(Un Homme Libre, la règle de ma vie, p. 280).

« Je suis rassasié de moi-même et j'ai cessé de m'intéresser à mes manières de sentir qui me donnent du désagrément et m'emprisonnent depuis soixante ans. J'ai l'idée de publier ici un document qui appartient à la vie nationale. »
(Introduction aux Souvenirs d'un officier de la Grande Armée).

Après le « Jeune Dauphin » du nationalisme français, voici l'un des nouveaux « Pères de la Patrie » qui disparaît, brusquement, avec une rapidité qui, pour n'être plus cette fois tragique et mystérieuse, n'en est pas moins capable de porter le trouble dans les rangs de tous nos coryphées de l'Union Sacrée. La France bourgeoise — blancs et bleus — va prendre le deuil ; la République bourgeoise a décidé des obsèques nationales à celui qui, pendant la guerre, se fit à l'*Echo de Paris* le héros du moral français et prétendit rallier autour du drapeau tricolore toutes les « forces spirituelles » du pays ; quelques rouges même montreront peut-être quelque indulgence à l'auteur de l'*Homme Libre* et de l'*Ennemi des Lois*, en souvenir de son anarchisme primitif et initial ; tout le monde enfin le sacrera grand écrivain et inclinera devant sa tombe la bannière de la République des Lettres.

Eh bien ! nous, les communistes, qui, par définition et position, sommes hors de la communion nationale, et ne sommes plus capables évidemment d'un seul sentiment français, nous serons, une fois de plus, d'affreux iconoclastes, et nous n'abaisserons nullement, même de la plus petite inclinaison et fût-ce en mémoire d'un passé soi-disant d'avant-garde, notre drapeau devant le cercueil de cette gloire nationale dont, seule, notre France bourgeoise contemporaine, où tout est truc, équivoque, mensonge et artifice, a pu faire une manière de « grand homme ».

« Je suis rassasié de moi-même et j'ai cessé de m'intéresser à mes manières de sentir qui me donnent du désagrément et m'emprisonnent depuis soixante ans », *Habemus confitentem reum* ; nous possédons notre homme, et le voici qui se livre à nous — dans sa nudité glacée. M. Maurice Barrès, ce soi-disant prince de la Jeunesse qui ne fut jamais jeune, ce héros du nationalisme français contemporain, qui, toute sa vie, essaya de sortir de son moi pour rejoindre quelque réalité, sociale ou nationale, — il nous le confesse, resta son propre prisonnier et ne put arriver qu'à se rassasier de lui-même et de ses manières de sentir. Le nationalisme ne fut qu'un prolongement de son égotisme, une émotion nouvelle et

inédite (1), un essai d'enrichir un moi que l'analyse asphyxiante et des exercices spirituels exténuants avaient appauvri et desséché — si tant est, ce qui est douteux, que ce moi fût jamais doté de quelque richesse naturelle.

De cette chambre, où l'*Homme Libre* se livra aux plaisirs solitaires d'une délectation infiniment morose et d'un narcissisme ultra-quintessencié, et où, à force de creuser des galeries souterraines pour trouver quelques gisements abondants, il ne finit par découvrir que le vide, l'Ennui le fit sortir pour prendre l'air de la Lorraine, puis l'air de la France, et jusqu'à l'air du Rhin ; Venise, l'Espagne, la Grèce et l'Orient — thèmes à variations subjectivistes et non sujets d'enthousiasmes objectifs — furent appelés, eux aussi, à combler le vide ; — et le voici jusque dans le Cloaque « pour y trouver des joujoux », y jouir du spectacle de la pourriture et en respirer avec volupté les émanations pestilentielles.

Du sang, de la volupté, de la mort ; — rassasiement de soi-même, désagrément éternel de rester toujours et malgré tout emprisonné dans ses manières de sentir, — vous voyez cette moue dédaigneuse, cette souveraine nonchalance, ce sourire qui, d'avance, est revenu de tout, ce port de tête où la gaminerie précoce d'un gavroche que huit jours chez M. Renan, le vieux bonze, ont désabusé pour toujours, corrige d'une certaine pétulance l'orgueil morose d'un dégustateur raffiné et qui n'a trouvé au fond de toutes les coupes, y compris et surtout de la sienne, que l'amertume du néant — vous le voyez notre grand Barrès et la petite Tolède de M. Zuloaga, ce regard glacé et superbe qui semble prendre du monde une possession hautaine et dégoûtée avec le sentiment que c'est bien inutile, que le spectacle est toujours pareil, hélas, et que nous sommes inexorablement les prisonniers de nous-mêmes et d'un incoercible Ennui...



« Je suis rassasié de moi-même ». Ou le serait à moins et l'abus de la jouissance, surtout de l'auto-jouissance, a toujours produit la morne satiété. Mais, au fond, il resta impuissant à sortir de lui. Nationaliste, malgré les invites fréquentes de ces messieurs de l'*Action Française*, il ne put jamais se décider à s'enrôler, lui, l'*Homme Libre*, sous la bannière de Charles Maurras, dont le dogmatisme intrépide effarouchait sa nonchalance distinguée et son irréductible scepticisme. Il resta républicain national, comme on l'est à l'*Echo de Paris*, — républicain judéo-bonapartiste quatre-vingt-neuvième, peu soucieux d'un retour des ci-devant, lui petit-fils de J.-B. Barrès, officier de la Grande Armée, et patriote comme on l'est en Alsace et dans les romans d'Erckmann-Chatrian, convaincu, au fond, que l'Alsace ne devint vraiment française qu'avec la Révolution... Catholique, comme ils sont tous catholiques dans le nationalisme, parce que le catholicisme est une pièce de la tradition nationale, et surtout parce qu'il est une élégance.

Pour nos bourgeois intellectuels, l'anticléricalisme est devenu une inélégance de suprême mauvais goût que, seuls, les assidus des Cafés du Commerce et des officines homaïsiennes de province peuvent croire encore avancée. Mais il trouvait le catholicisme de Peguy « tout plein

(1) M. Maurice Barrès fut toujours avide d'émotions, il n'est pas pur intellectuel, à la manière de Maurras.